

Finkielkraut voit

Au Livre il a préféré les livres. De Kundera à Henry James, de Vassili Grossman à Albert Camus, de Philip Roth à Karen Blixen, le philosophe revisite les romans* qui lui ont donné accès à la complexité du monde. Contre le nivellement, seule la littérature, dit-il, peut nous donner « Un cœur intelligent » (Stock/Flammarion).

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉLISABETH LÉVY

Le Point: Pourquoi demander un cœur intelligent à la littérature et non pas à la vie elle-même ? Ne peut-on être inculte et saisir néanmoins quelque chose de la beauté du monde ?

Alain Finkielkraut: « Dans les faits, dit le philosophe Alain, l'expérience pleut sur tout le monde; tous sont également mouillés mais non également instruits. » Cette situation cependant n'est pas fatale. On peut faire appel. Il y a un recours pour nous qui sommes seulement mouillés et voulons être instruits: la littérature, précisément.

« Tout ce qui nous arrive, écrivez-vous, nous parvient sous forme de récit. » La philosophie propose aussi un récit du monde, mais un récit global, tissé de concepts. La littérature est-elle pour vous, le professeur de philosophie, un moyen d'arracher le singulier à l'emprise de l'universel ? L'universel n'est pas la chasse gardée de la philosophie. Mais la littérature veut y accéder sans lui sacrifier les existences individuelles. « C'est sur la cime du particulier qu'éclôt le général », écrit Proust, qui affirme aussi que la muse du récit se doit d'accueillir tout ce que les autres muses rejettent dédaigneusement, à savoir le terre-à-terre, les choses triviales, la réalité quotidienne. Le roman met toute hypothèse sur l'homme à l'épreuve de la prose de la vie.

Tout choix est une erreur. Tout de même, vous qui habitez la langue française, vous que l'énigme de l'amour passionne, vous n'avez pas dans votre bibliothèque idéale ni grand roman français ni grand roman d'amour ?

Je ne vois aucune erreur dans les neuf livres que j'ai choisis. Mais ma bibliothèque romanesque idéale, qui est certes lacunaire car je ne suis pas l'homme cultivé que je voudrais être, comprend nombre d'autres titres: « Lucien Leuwen », « Madame Bovary », « A la recherche du temps perdu », « Le guépard » de Lampedusa, « La mort d'Ivan Ilitch » de Tolstoï notamment. Et peut-être écrirai-je un jour non sur les romans d'amour mais sur l'amour à la lumière du roman, ne serait-ce que pour ne pas abandonner sans combattre cette part essentielle et problématique de l'existence à la juridiction des sciences sociales.

Pour ce qui est de mon identité, je me sens français par La Fontaine, par Diderot, par Marivaux plus que par Robespierre et Napoléon. Mais ce ne sont pas les littératures nationales qui dressent la carte de l'existence, c'est la littérature tout court.

Vous avez du mal à vous réveiller de ce cauchemar qu'est l'Histoire et même la littérature vous y ramène. Vous avez choisi une majorité d'œuvres du XX^e siècle, rien avant le XIX^e. Curieux pour un homme qui nous rappelle souvent à nos devoirs envers le passé et qui, avec Kundera, juge suspecte l'adhésion au présent sans cesse renouvelé.

Les auteurs que j'ai choisis ne me ramènent pas au cauchemar de l'Histoire. Au contraire, ils me permettent de m'en extraire: les situations historiques ne les intéressent que dans la mesure où elles révèlent un aspect inconnu de la condition humaine. Et puis vous exagérez: Dostoïevski, Henry James, Joseph Conrad ne sont pas des exceptions. Quant à Karen Blixen, notre Schéhérazade, c'est un auteur mystérieusement inactuel, intemporel, irrécupérable par aucun esprit du temps.

Vos lectures révèlent les questions qui vous hantent, à commencer par la limite et sa destitution. « Un homme, ça s'empêche », dit Cormery, le héros du « Premier homme ». Pour vous, Camus et les étudiants du Printemps de Prague incarnent la même « révolte des modérés ». Alors que rien n'est plus suspect que la modération, la littérature que vous aimez a-t-elle encore sa place ?

Le moins qu'on puisse dire est que le XX^e siècle ne s'est pas

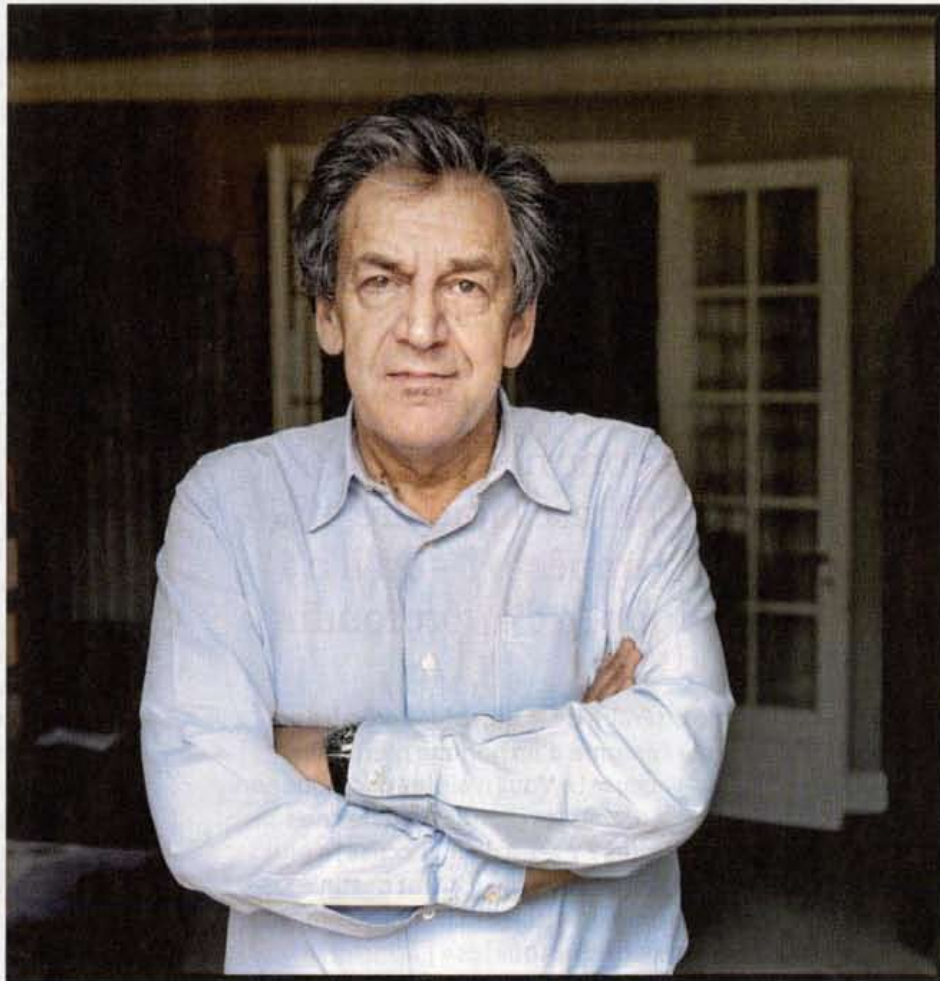
A propos de Kundera

« Le roman « La plaisanterie » a ruiné en moi l'idée triomphale que la vie – individuelle mais aussi collective – est un roman. »

la vie en prose

1949 Naissance à Paris.
1969 Reçu à Normale sup Saint-Cloud.
1972 Agrégation de lettres modernes.
1981 « Le juif imaginaire » (Seuil).
Depuis 1987 Producteur de l'émission « Répliques » sur France Culture.
1987 « La défaite de la pensée » (Gallimard).
Depuis 1988 Professeur d'histoire

des idées à l'École polytechnique.
1987-1997 Dirige la revue *Le Messager européen*.
1992 « Le mécontemporain » (Gallimard).
2002 « L'imparfait du présent » (Gallimard).
2003 « Au nom de l'Autre. Réflexions sur l'antisémitisme qui vient » (Gallimard).
2005 « Nous autres modernes » (Ellipses, rééd. « Folio »).



empêché. Et sa démesure nous apprend a contrario que l'homme est homme non seulement par ce qu'il fait – ses projets, ses produits, ses prouesses – mais par ce que le scrupule ou la honte le retiennent de faire. J'ajoute que nous sommes aujourd'hui soumis à la loi de l'innovation comme nos ancêtres l'étaient à la loi immuable. Le mouvement n'est plus un arrachement à la tradition, il est notre tradition même. On nous parle sans cesse de faire bouger les choses, mais elles bougent toutes seules et tellement vite que, s'il n'y avait l'investigation littéraire du monde sensible, nous ne les verrions plus disparaître.

« La plaisanterie » figure en tête de votre livre. Vous déplorez souvent que les leçons de la dissidence aient été perdues. Pourtant, aujourd'hui, tout le monde se bat contre une bête immonde qui n'existe plus. La Terreur a laissé la place au kitsch. Contre quoi faudrait-il entrer en dissidence ?

Restons lucides. Nous jouissons d'assez de libertés aujourd'hui pour n'avoir pas besoin d'entrer en dissidence. Mais il nous incombe de ne pas nous laisser intimider par les évidences du jour. Du fait que tous les hommes sont égaux en droit, on conclut à l'équivalence généralisée des goûts, des œuvres, des pratiques culturelles et on fait ainsi de la mort, cette hyperdémocrate (n'importe quel squelette ne vaut-il pas n'importe quel autre ?) le modèle de la vie. Mon livre est écrit contre ce

nivellement. Il soutient que l'excellence se démontre et qu'en art les jugements de valeur sont des constatations de fait.

Ivan Grigorievitch, le héros de « Tout passe » de Vassili Grossman, examine le cas de plusieurs traîtres dont le pire a envoyé son ami au camp par seul intérêt. Et chaque fois, Grossman arrête la « petite guillotine » en lui qui voudrait condamner et exécuter. Est-il possible de la retenir ?

Rien n'est plus fort en nous que la tentation manichéenne de diviser le monde en deux camps. Et ce n'est pas seulement la mauvaise littérature qui alimente ce désir, c'est aussi, depuis Marx, la philosophie de l'Histoire. Sophistication et simplification sont en France les deux qualités distinctives du grand intellectuel. Grossman, Roth, Kundera ou Camus, c'est autre chose. A la sophistication ils répondent par la simplicité et à la simplification ils opposent le souci de la nuance, des complexités, des demi-teintes jusque dans les situations paroxystiques. ■■■

■■■ Autre question, l'épineuse affaire de la « race », aujourd'hui réduite à la monstruosité raciste. Sebastian Haffner attribue la victoire du nazisme à « l'absence totale de ce que l'on nomme chez un peuple comme chez un individu [avoir de] la "race", à savoir un noyau dur que les pressions et les tiraillements extérieurs ne peuvent ébranler ». Pour Coleman, le héros de « La tache », la race est un poids puis le chef d'accusation et le mobile du crime. Avons-nous perdu, en nous délivrant de la « race fardeau », le sens de la « race devoir » ?

Quand Haffner parle de race, ce n'est pas dans l'acception raciste du terme, mais au sens légué par la morale aristocratique à la civilisation moderne. La race s'atteste chez l'homme qui se tient droit car l'origine agit sur lui comme une obligation et non comme un privilège. De la même manière, M. Germain, l'instituteur de Camus, dit à son ancien élève en 1945 : « Toi aussi, petit, tu t'es battu. Oh, je savais que tu étais de la bonne race ! » Entre ces deux significations du mot « race », l'antiracisme du devoir de mémoire refuse de faire la différence. Il est à craindre que la noblesse sombre dans l'oubli du fait de cette confusion.

A propos de Camus

« Camus n'a donc hérité de rien, sinon de cette phrase lapidaire – « Un homme, ça s'empêche » – qu'il n'a cessé de développer, d'approfondir. »

Zuckerman, le double littéraire de Roth, refuse d'écrire un livre manifeste – percer l'énigme d'un homme plutôt que livrer un flamboyant « J'accuse ! » Vous n'aimez pas, vous non plus, la littérature engagée. Mais les grandes œuvres ne sont-elles pas aussi des manifestes ? Y a-t-il un « J'accuse ! » plus flamboyant contre le communisme que « Vie et destin » ?

« Vie et destin » n'est pas un réquisitoire mais une exploration. Et, plutôt que de se lancer comme tous les « J'accuse ! » dans le grand combat du Bien contre le Mal, Grossman invoque, face à la force implacable qui s'est abattue sur son pays au nom du Bien, ce qu'il appelle « la petite bonté », c'est-à-dire, en deçà de toute idéologie, « la bonté d'une vieille qui, sur le bord de la route, donne un morceau de pain à un bagnard qui passe, la bonté d'un soldat qui tend sa gourde à un ennemi blessé, la bonté de la jeunesse qui a pitié de la vieillesse, la bonté d'un paysan qui cache dans sa grange un vieillard juif ».

Tout passe, Alain Finkielkraut, comme vous nous le rappelez avec bonheur et mélancolie. Sauf la littérature ?

Bien qu'il y ait encore des écrivains pour éclairer le monde de la vie, tout passe, en effet, le livre tend à devenir un support-papier et nos sociétés entrent tambour battant dans un âge postlittéraire. Mais c'est une autre histoire ■

« Un cœur intelligent » (Stock/Flammarion, 280 p., 20 €).

* « La plaisanterie » (Kundera), « Tout passe » (Vassili Grossman), « Histoire d'un Allemand » (Sebastian Haffner), « Le premier homme » (Camus), « La tache » (Philip Roth), « Lord Jim » (Conrad), « Les carnets du sous-sol » (Dostoïevski), « Washington Square » (Henry James), « Le festin de Babette » (Karen Blixen).

« Un cœur intelligent », le livre des livres

À quoi sert la littérature ? La question paraît brutale, presque vulgaire. Tout lecteur a envie de répondre que la littérature ne sert à rien et que si le temps, sous-trait grâce à elle à l'implacable rationalité des fins et à l'enchaînement calculable des causalités, a tant de prix, c'est qu'il est le temps de la gratuité même. Nul n'est payé pour lire ; surtout, la lecture, ce colloque singulier, dépouille l'être de tous ses attributs sociaux, le délivrant de « l'obsession d'autrui qui lui tient lieu d'identité », comme elle en tient lieu à l'homme du souterrain de Dostoïevski. Certes, l'éducation rend ces richesses plus accessibles aux uns qu'aux autres. Mais, une fois le pas franchi, tous les lecteurs sont égaux. Reste un mystère qu'Alain Finkielkraut s'attache à percer. Quel trésor caché, quelle vérité indéchiffrable que l'existence elle-même ne saurait offrir contiennent les romans ? Comment de misérables petits tas de secrets, de communes ou sordides intrigues humaines peuvent-ils donner un « cœur intelligent » ? Qu'est-ce qui fait d'Anna Karenine une inoubliable héroïne et non l'insupportable hystérique qu'elle serait si on la croisait au coin de la rue ? Par quelle alchimie l'histoire banale de Julien Sorel, homme tiraillé entre deux femmes, qui croit aimer celle qu'il n'aime pas, a-t-elle enchanté tant d'âmes ? On dira que ces histoires d'hommes disent quelque chose de l'histoire des hommes. Mais un tableau comme « La ronde de nuit » aurait-il traversé les siècles s'il se contentait d'évoquer des bourgeois veillant sur leur ville ?

A ces questions Finkielkraut répond par un vagabondage au cœur de neuf livres qui ont fait de lui ce qu'il est. Le philosophe ne prétend pas démonter la boîte noire du roman. Dans ce beau « livre des livres », on ne trouvera point de thèse. De même que les auteurs qu'il chérit entendent faire rendre gorge à leur époque, lui veut faire rendre gorge aux œuvres, transmettre l'énergie vitale qu'elles lui ont donnée. Bien sûr, il lui arrive de livrer une explication. « On n'a pas besoin, écrit-il par exemple, de la littérature pour apprendre à lire. On a besoin de la littérature pour soustraire le monde réel aux lectures sommaires, que celles-ci soient le fait du sentimentalisme facile ou de l'intelligence implacable. » La littérature arraisonne le monde dans sa complexité et les êtres dans leurs nuances, elle « soustrait le particulier à la mainmise absolue du général ».

Mais il y a encore autre chose. La littérature parle à chacun de soi en lui parlant du monde, elle contraint à l'introspection par le détour de l'altérité, elle nourrit le désir au lieu de flatter le narcissisme – bref, elle fait triompher l'imaginaire sur le fantasme. En quittant Alain Finkielkraut, on comprend mieux pourquoi les livres ne servent à rien et pourquoi on ne peut pas vivre sans eux ■ E.L.